

Les marchands

Au Chenit, selon le rôle des citoyens actifs de 1799, on pourra faire rentrer dans la catégorie des marchands 10 négociants – ils peuvent l'être en horlogerie -, 4 revendeurs – on ne sait pas trop de quoi ! – 3 marchands – idem, 2 colporteurs et un marchand ambulant, celui-ci étant David feu Joseph Meylan ancien régent, né en 1743.

On se bouge, quoi, puisque la plupart de ces citoyens devaient aller d'une maison à l'autre après avoir été probablement d'une région à l'autre. Préciser la tâche exacte de chacun d'eux est impossible.

On trouve aussi à la même époque quelques marchands pour la commune de l'Abbaye.

Pour la commune du Lieu, on cite :

1706 David Rochat des Charbonnières, porteur
1706 Abraham Rochat marchand des Crettets
1757 Moyse Rochat, marchand, 1760, 1764
1757 Jean Pierre Aubert marchand, 1760
1757 Samuel Rochat, marchand
1760 Jaques David Rochat, marchand (de fromages selon toutes probabilités), 1764, 1769
1766 Jaques Elie Rochat, marchand
1766 Jean Pierre Nicole, marchand, 1775, 1779, 1784, 1793, 1798
1769 Joseph Piguet, marchand, 1775
1775 Frédéric fils du sieur Jaques David Rochat marchand
1793 Pierre Rochat, marchand

Liste de 1802

Rochat Louis et fils, marchands de fromages
Rochat Pierre, marchand de fromages
Cart Pierre Samuel, commerçant en bois
Lugrin Siméon, commerce en fromages
Lugrin Abram et fils, commerce en fromages
Nicole Jaques David, commerçant en quincaillerie

Liste de 1814

Nicole Charles Louis, Le Lieu, tisserand et vendeur de sel
Lugrin Jaques Henri, Le Séchey, négociant
Rochat Pierre-Abraham, La Cornaz, marchand

Liste de 1816

Louis Rochat et fils des Charbonnières, marchands de fromages en gros
Philippe Aubert, marchand détaillier, le Lieu
David Aubert, marchand détaillier en horlogerie, le Lieu
Pierre Moïse Lugin, marchand détaillier en horlogerie, Le Séchey
Pierre Samuel Rochat, marchand détaillier des Charbonnières

NB : notons pour cette liste que tous les marchands sont de la classe 1 ou 3.

Liste de 1827

Aubert Philippe, Le Lieu, marchand
Lugin Frédéric, Le Séchey, marchand
Lugin Samuel, frère, Le Séchey, marchand
Lugin Siméon, autre frère, Le Séchey, marchand
Lugin Jaques Henry, Le Séchey négociant
Rochat Louis, Haut-des-Prés, négociant
Rochat Rodolph, Haut-des-Prés, négociant
Rochat Moyse, Haut-des-Prés, négociant
Rochat Elie, Haut-des-Prés, négociant
Rochat David-Louis, Charbonnières, négociant
Rochat Charles Samuel, Charbonnières, négociant
Rochat Louis Rodolph soit sa femme, revendeur de pain.

Il faut en convenir, nombre de ces citoyens sont marchands de fromages. Les négociants en ce que l'on pourrait appeler mercerie, épicerie, sont plus rares et dans tous les cas ne sont pas spécifiés.

On sait que chacun de ceux-là va bientôt tenir boutique. On découvrira celles-ci sur le précieux listage de 1857 à découvrir dans ce même chapitre.

Lieu le 13^e 7bre 1810

au Citoyen Juge de Paix du Pont

En Réponse à l'honneur de votre lettre de ce jour je vous dirai qu'il n'y a dans cette Commune aucun Marchand ^{connu} qui aient boutique que le dit Philippe Aubert d'ici et la mienne ; dans les deux boutiques on a vendu jusques ici de la Manne, du Séné, du Sel d'Angleterre ou de Nitre, de la rhubarbe et de la grenette pour détruire les vers, rien autre qui soit connu en fait de médecine d'après l'article 66 de la Loi du 1^{er} Juin ; Il paraît qui ne serait pas même permis de vendre ^{les articles} ~~de la rhubarbe~~ servant de purgatif, ce qui gênerait beaucoup les habitants de notre contrée ; d'autant qu'il ne s'y trouve ni apothicaires ni médecins ; aussi quant à ce qui me concerne à cet égard je désirerois savoir à quoi m'en tenir ne voulant pas m'exposer à payer des amendes.

La Municipalité n'a pas d'assemblée faite encore, ni rien au moment de venir présent pour la faire assembler pendant la semaine - Si il est absolument nécessaire de la faire assembler pour mardi prochain ou le faire dire ; cependant si le temps le permettrait au beau de la moisson et présente de nos Cote ; et cette assemblée gênerait certainement tout les membres.

agréz Citoyen Juge mes salutations & les assurances de tout mon

Lieu, le 13^e 7bre 1810

Au Citoyen Juge de Paix du Pont,

En réponse à l'honneur de votre lettre de ce jour, je vous dirai qu'il n'y a dans cette commune aucun marchand connu qui ait boutique que le dit Philippe Aubert d'ici et la mienne ; dans ces deux boutiques on a vendu jusques ici de la manne, du séné, du sel d'Angleterre ou de Nitre, de la rhubarbe et de la grenette pour détruire les vers, rien autre qui soit connu en fait de médecine d'après l'article 66 de la Loi du 1^{er} juin. Il paraît qui ne serait pas même permis de vendre ces articles servant de purgatif, ce qui gênerait beaucoup les habitants de notre contrée ; doutant qu'il ne s'y trouve ni apothicaires ni médecin ; aussi quant

à ce qui me concerne à cet égard, je désirerais savoir à quoi m'en tenir, ne voulant pas m'exposer à payer des amendes.

La Municipalité n'a pas d'assemblée fixée encore, ni rien de bien pressant pour la faire assembler pendant la semaine ; s'il est absolument nécessaire de faire assemblée pour mardi, je vous prie me le faire dire ; cependant si le temps se remettait au beau, la moisson est pressante de nos côtés et cette assemblée gênerait certainement tous les membres.

Agréez, Citoyen Juge, mes salutations et l'assurance de toute...

Portage, Camionnage et revendage. Le Haut Vallon fournissait des produits laitiers en surabondance. On y fabriquait force échalas, seilles, tonneaux, brantes et cuves destinés à la vente. Dès l'origine de la Villa de Loco, un service de transport de marchandises vers les grands marchés du Léman dut s'organiser.

D'humbles colporteurs franchissaient les cols, "perquet" (aussi baptisé krêts) au dos. Les bourgeois leur confiaient toutes sortes de commissions. Chargés comme des mulets à l'aller, ils l'étaient non moins au retour.

(Abraham Rochat, porteur au Lieu en 1744, Verbault 102.

D.Reymond, messenger du Chenit à Romainmôtier 1757, fiches du secrétaire Golay.)

Certain sapin blanc près du Marchairuz, le sapé à simi-
Mon rappelle le souvenir d'un brave messenger qui, la montée faite, se reposait un moment à l'ombre de ce bel arbre.

Lorsque, en décembre, les gouverneurs des trois communes s'en allaient présenter les comptes à Mgr le Bailli de Romainmôtier, ces fonctionnaires auraient cru déchoir en portant eux-mêmes le registre. Un porteur comme une peone sud-américain, remplissait l'office. On lui allouait 6 sols.

Le commerce du beurre et des tommes se pratiquait parfois au moyen d'une bête de somme. L'inventaire d'un revendeur de cette catégorie, Pierre Reymond décédé en 1764, nous apprend qu'il utilisait une mule avec son attirail, savoir un bât, collier avec ses chaînes, la "cuillière" et une "tétière" de cuir; sans parler de deux grandes caisses et de trois corbeilles pour le beurre (Inventaires pp 118/119).

S'agissait-il de marchandises plus lourdes et encombrantes, de laons, d'échalas ou de boissellerie, il fallait avoir recours au char et au cheval. Toute une équipe de rouliers se livrait au camionnage par le Marchairuz, le Molendruz ou Pétrafélix. Ils rapportaient du pays, pour la vente, du vin, des fruits, des articles d'épicerie ou de mercerie revendus de porte en porte. Gare à ceux qui revendaient des fruits sur la rue le dimanche, surtout aux heures du sermon! Une contravention les guettait.

L'un de ces rudes gaillards à longue blouse a laissé des traces "littéraires"! Une curieuse pièce de vers en patois du cru, la chanson de Camin rapporte une farce faite par ce plaisantin (1780).

Il n'est de sot métier... On cite des camionneurs-revendeurs qui firent fortune à force d'économie. Tel ce Charbon qui deux fois par semaine se rendit au marché de Morges par tous les temps. Muni d'une miche et d'un chanteau de sérac, d'une botte de paille pour sa couche, de foin et d'avoine pour sa bête, le brave homme partait l'après-midi. La fourrière de l'hôtel de ville offrait gratuitement l'hospitalité au revendeur. Le lendemain soir, affaires liquidées, on reprenait lentement le chemin du logis, y parvenant tard dans la nuit. Dépense totale : 20 c. - prix de deux verres de goutte savourées à l'hôtel de ville, l'un à l'arrivée, l'autre au départ.

La construction de la ligne Lausanne-Vallorbe vint modifier la direction des camionnages. Les rouliers firent un certain temps la navette entre la Vallée et Croy ou Vallorbe, les deux gares les plus rapprochées, puis dès le Pont (1886), enfin de diverses gares de la ligne Pont-Brassus au domicile des clients. (1899).

Parmi les revendeurs de tout genre qui hantaient nos régions, rappelons les anciens détaillants de gravine (gravina). Ces modestes trafiquants tiraient un sable spécial, à gros grains d'une gravière abandonnée près l'Ecofferie. Ce sable convenait à l'écurage des meules de bois blanc et des vases à lait. Munis d'une pleine sache de la précieuse marchandise sur un char à bras ces braves gens faisaient le tour du district au printemps et en automne. "A cinq le pot" les entendait-on crier vers 1850. Cette pratique dut disparaître peu après.



Le Bazar des voyageurs au Sentier, enseigne très connue située directement à côté de l'Hôtel de Ville. D'autres commerces se dressent en face.

Commerçants. La rareté du numéraire contraignit longtemps les habitants de la Sibérie vaudoise à suffire presque entièrement à leurs besoins. Le peu d'argent liquide dont on disposait servait avant tout à payer les censes et les trop fréquentes jetées. De vraies boutiques, il n'en existait guère, des siècles durant. De rares colporteurs se chargeaient de transporter les produits laitiers et les articles en bois de fabrication indigène vers les marchés de la plaine. Ils en rapportaient d'ordinaire la contre-valeur en marchandises diverses. Les deux foires du Lieu (mai et octobre) jouèrent longtemps un rôle capital dans l'approvisionnement en tissus, batterie de cuisine ou autres articles d'usage courant. Pour se faire un peu d'argent, chaque famille vendait à cette occasion une ou plusieurs têtes de bétail. Il fallait des gardes de jour et de nuit pour maintenir l'ordre de la place de foire. Le préposé aux ventes (sorte de taxe imposée aux commerçants non bourgeois) perçut en 1696(11) une demi cruche de chaque marchand drapier et autant par bête venue du dehors. Celles qu'amenaient les Combiens ne payaient rien. (Misc.1939(69) En 1737 et 1745, la perception des ventes échut à forme de la tarifle à 7 fl ls 6d (136)(125). En 1760, on exigea 5 fl seulement(12). Les foires du Lieu commençaient-elles déjà à décliner de ce temps-là ?

Les foires de Mouthe attiraient nos ancêtres, on ne sait depuis quand. Ils s'y procuraient de vieilles défroques, des articles de ferronnerie et de saunerie, entre autres de gros paniers vernis en noir et aux flancs rebondis. La foire de Chauxneure(26) avant le relèvement des droits de douane (encore vers 1890), oct. voyait encore quelques clients de chez nous, il y a un demi-siècle. On pouvait y acheter quand le système protectionniste Méline n'existait pas encore du jeune bétail à bon compte (70 francs pour une bête de 2 ans vers 1890); Les foires des villettes des bords du Léman continuaient, dans une faible mesure, à l'approvisionnement de la Vallée. Les messagers, de même que les fonctionnaires appelés à Morges, à Nyon, à Genève par leurs affaires en rapportaient pour eux-mêmes ou sur commande des articles de toilette et des bijoux. (Les boutiques de Romainmôtier jouèrent à notre égard un rôle tout pareil).

Bien rares les noms des négociants antérieurs à l'apparition de l'industrie litho-horlogère : un Abr. Golay, marchand au Chenit fait parler de lui en 1711(67); un Pierre Reymond, marchand de poudre en 1717 (31); exerçait au Lieu en 1757 les fonctions de commis des sels (saunier) le nommé David-Moïse Nicole (55).

L'industrie (1730-40) se répandit comme une traînée de poudre tout le long du Haut-Vallon, même dans les fermes isolées. Chaque ferme de quelque importance compta son ou ses établissements, intermédiaires entre l'ouvrier et les grossistes de Genève ou d'ailleurs. Ces marchands horlogers songèrent, tantôt (les livres de raison en témoignent) à adjoindre un magasin de fournitures, d'épicerie et de mercerie à leur fabrication. L'ouvrier se voyait forcé de s'y approvisionner. Ainsi surgirent vers la fin du XVIII^e et au XIX^e siècle une série de boutiques. L'établissement devait parfois placer ses produits au loin. Il ne redoutait pas de se rendre aux foires de Lyon, de Beaucaire, de Paris et de Bordeaux. Nous savons que I. Rochat faisait du commerce sur la place de Londres en 1793 (61), que I. Ls Albert Reymond, commerçant avisé, domicilié à Naples, remplissait conjointement les fonctions de consul impérial de S.M Impériale Joseph II et de l'Assistance (1853. Petite-fille rentrée à Genève); qu'un certain s'en fut jusqu'à Saint-Petersbourg pour ses affaires.

Commerçants. — La rareté du numéraire contraignit longtemps les Combiens à suffire presque entièrement à leurs besoins. Le peu d'argent liquide dont on disposait servait avant tout à payer les censes et les trop fréquentes jetées. De vraies boutiques, il n'en existait guère des siècles durant. De rares colporteurs se chargeaient de transporter les produits laitiers et les articles de bois de fabrication indigène vers les marchés de la plaine. Ils en rapportaient d'ordinaire la contre-valeur en marchandises diverses. L'essor de l'industrie lapido-horlogère vint changer tout cela. Le trafic s'organisa, se ramifia, s'étendit. Mais longtemps encore, les foires de la plaine (Morges, Nyon), de France (Mouthe, Chaux-neuve) et la foire du Lieu joueront un rôle dans l'approvisionnement de nos ancêtres.

L'occasion s'est déjà présentée de parler des *marchands pier-ristes* et *horlogers*.

Des *muletiers* se substituèrent aux colporteurs chargés de transporter sur les rives du Léman *produits laitiers* et *articles de boissellerie*. Ils rapportaient d'autres denrées et articles par contre-voiture.

Par les inventaires surtout, le nom de quelques-uns de ces muletiers (appelés soit porteurs, colporteurs ou messagers) est parvenu jusqu'à nous. Au décès de *Pierre Reymond*, porteur, en janvier 1764, par exemple, son attirail se vendit, à savoir : une mule avec bât, deux grandes caisses à porter le beurre, un collier avec ses chaînes, la cuillère et une têtère. L'un des derniers porteurs fut *Siméon Meylan*, du Campe, qui donna son nom au *Sapé-du-Marchairuz*.

Les communes continuaient à intervenir, à côté des boisseliers intéressés à la livraison d'articles en bois. Des *marchands de bois* firent leur apparition. Ils achetaient les coupes faites par les communes et les particuliers, mais aussi les numéros d'affouage et de bois de service des usagers du Risoud. Le *troc* jouait un grand rôle dans ce domaine. Pour ne pas avoir la peine d'abattre

les plantes attribuées en forêt, l'ayant droit, s'il ne les vendait, les échangeait contre des planches, des feuilles ou autres marchandises prêtes à servir. Les actes des notaires nous fournissent, de 1705 à 1788, toute une série de noms de ces marchands de bois.

Diverses localités virent s'ouvrir des magasins d'*épicerie-mercerie*, ainsi au Brassus (les successeurs des Barridon et De Beaupré, tome II, p. 273), aux Piguet-Dessous et au Sentier. On pouvait même se procurer, au Brassus, de la *batterie de cuisine*, des *carreaux de verre pour vitres*, de la *vaisselle*.

Des *blatiers* firent une timide apparition, entre autres au Pont où un Rochat se livrait à cet important négoce. Le Chenit connut des *blatiers* d'occasion seulement.

Nous avons déjà eu l'occasion de voir comment certains magistrats en mission officielle à Berne, Genève, Nyon ou Morges profitaient de l'occasion pour se procurer des articles avantageux, parfois de luxe.

D'autre part, des commerçants du Chenit s'établissaient au-dehors : *David Golay* se livrait au commerce à Yverdon, en 1760. Louis (?) - Albert Reymond était à Naples un commerçant considéré et remplissait les fonctions de consul de S. M. I. Joseph II. Une liste des passeports délivrés au début du siècle suivant nous l'apprend, nos gens d'affaires poussaient leurs voyages jusqu'à la capitale de toutes les Russies. Nous avons vu plus haut des marchands pierristes et joailliers tenir boutique à Paris et à Londres.

Lecture fut donnée au temple, en 1761, d'un *mandement souverain* contre les marchands et les colporteurs. Le texte en a disparu.



Le Lieu

→
Maison de John Guionard
devenue en 1905.



Ce magasin, en service depuis le début du XXe siècle au moins, sera plus tard occupé par la Coopé du village des Charbonnières.